

Causerie

Autor(en): **C.T.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 28

PDF erstellt am: **18.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194375>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

SUISSE: un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER: un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Les Lausannois et le tir cantonal.

L'autre jour, en savourant une chope d'excellente bière, dans une de nos petites villes du canton, nous avons cueilli au passage ce court dialogue :

— Tu viens de Lausanne?... Qu'est-ce qu'on y-dit de bon?... Je pense qu'ils sont tout en fièvre pour leur tir cantonal.

— En fièvre?... pas plus! on n'en entend pas seulement parler... Je ne sais pas ce qu'il y a, mais ça n'a pas l'air de mousser.

Eh bien, en un sens, nous comprenons parfaitement ce langage.

En effet, chez ceux qui ne la connaissent qu'imparfaitement, la population lausannoise a pu laisser croire jusqu'ici qu'elle ne s'intéressait guère à la belle fête qui se prépare. Mais pour nous qui la connaissons et qui avons pu la juger maintes fois, en pareille circonstance, son attitude ne nous inquiète nullement. Jamais nos grandes fêtes ne furent plus brillantes et ne laissèrent de plus vivants souvenirs que lorsqu'on paraissait douter de leur réussite. Il nous suffit de citer l'inauguration du Palais de justice, l'inauguration de notre Université, la fête de la Confédération, la fête cantonale de Gymnastique, etc.

Oui, Lausanne fera bien les choses; vous en jugerez dans le courant de la semaine prochaine. Lausanne sait d'ailleurs que si chacun n'est pas tireur, la fête à laquelle nous touchons n'en doit pas moins intéresser tout le monde par l'élan qu'elle donne à l'art du tir, par son importance incontestable au point de vue de l'indépendance de la patrie commune. Lausanne sait enfin que la Suisse romande en particulier, et nos confédérés en général, suivent avec patriotisme l'organisation du Tir cantonal vaudois et applaudiront à sa réussite.

D'ailleurs les dons qui doivent orner le pavillon des prix continuent d'arriver nombreux, chaque jour. Et, d'un autre côté, l'appel qui vient d'être adressé à la population pour la décoration générale de la ville ne restera pas sans écho.

Déjà bien des mains féminines façonnent des fleurs artificielles, tressent des guirlandes, préparent drapeaux et oriflammes. Chaque famille va s'occuper de décorer sa demeure, sa rue : tous ont à cœur que les milliers de visiteurs qui viendront incessamment nous serrer la main, trouvent notre vieille cité gracieusement parée et digne de les recevoir.

La place de Beaulieu, déjà si attrayante par sa splendide situation, offrira un coup d'œil vraiment féerique.

Un arc de triomphe monumental s'élève à l'entrée de l'avenue centrale, bordée de mâts ornés d'écussons et de drapeaux.

A droite, le pavillon des prix, d'un genre rustique charmant, et entouré de riantes bordures de fleurs.

A gauche, et en face du pavillon des prix, un murmurant jet d'eau qui répand autour de lui la fraîcheur et arrose de ses innombrables gouttelettes les petits arbustes qui l'encadrent.

Au fond de la place, la cantine, dont l'architecture est à la fois simple, légère et d'une parfaite élégance. A droite et à gauche du portique central, dont la corniche de couronnement est surmontée de deux gracieux belvédères, courent deux rangées de hautes baies ornées de draperies, qui complètent fort heureusement l'ensemble.

Nos félicitations à M. l'architecte Borgeaud, qui a présidé avec beaucoup de goût à ces diverses constructions.

Et voyez maintenant toute la partie orientale de la place, où s'alignent, serrées comme des anchois, les innombrables baraques des industriels ambulants qui, pour le plus grand bonheur des enfants et la tranquillité des habitations voisines, s'en donnent à cœur joie sur leurs tréteaux. Immense charabia où se mêlent confusément les notes déchirantes de vieilles trompettes, les boniments rauques, les coups de grosse caisse, l'orgue des carousels et des montagnes russes.

Et au-dessus tout cela, au-dessus du bruit de fête de Beaulieu, le crépitement

formidable du tir de la Ponthaise, incessante fusillade, qui ébranle l'air au loin, et voile le front du stand d'un long nuage de fumée!

Le soir, Beaulieu présentera une animation bien plus grande encore. Les concerts, le grand bal sur un plancher de 600 mètres carrés, où plus de 150 couples peuvent danser à l'aise, attireront une foule considérable. La variété des toilettes, le va-et-vient de milliers de promeneurs, éclairés à la lumière électrique, se présenteront comme au grand jour.

Sous la cantine, 6 grandes lampes à arc, de 2000 bougies chacune; sur la place de fête, 6 autres lampes de 1000 bougies.

Outre ces principaux foyers de lumière, une centaine de lampes à incandescence s'égrèneront un peu partout, comme autant de petits soleils!

« Quelle fête! entendra-t-on dire de toutes parts, quelle animation, quel mouvement!... C'est un vrai tir fédéral! »

L. M.

Causerie.

Les cerises ont fait depuis quelques jours leur première apparition. Déjà sur les marchés de la ville les griottes, les grosses et reluisantes noires, les bigarreaux étalent dans de nombreux paniers, dans de jolies corbeillettes, leurs teintes rouges et purpurines.

Comment résister au désir d'en savourer quelques-unes!

Je ne sais si vous êtes comme moi; mais chaque fois qu'il m'est donné de goûter de ce fruit délicieux, ma pensée se reporte, avec une sorte de bonheur inconscient, à ces jours heureux de notre enfance, où nous allions dans la campagne, par bandes et au hasard, nous en donner à qui mieux mieux.

Nous n'avions pas besoin de faire des lieues pour trouver ce qui faisait l'objet de nos ardentes convoitises; les paysans, du reste, n'y regardaient pas de si près.

On se concertait.

— Où va-t-on aux cerises? disait l'un.

— Sur l'oncle X. ; il en a des belles à son *praz Bolens*, disait un autre.

Et le plus alluré de la bande d'aller demander la permission au père X., qui généralement répondait :

— Pardine, allez seulement, vous pouvez bien en aller prendre une *pan-sée* ; mais veillez-vous de ne pas casser les branches et ne pas trop *piter* le foin !

Et, au pas gymnastique, nous courions à l'endroit tant désiré. C'était au premier qui arriverait. Pas d'échelle ; nous grimpons par les branches si elles s'inclinaient suffisamment pour nous permettre de les saisir ; sinon, nous faisions la courte échelle et, les uns après les autres, nous montions sans difficulté. On tendait à celui qui restait le dernier à terre, un bras, une jambe qu'on laissait pendre à sa portée et, grâce à cet ingénieux moyen, toute la bande était bientôt en haut.

Agiles comme des écureuils, nous nous dispersions alors dans les branches touffues.

Nous en mangions jusqu'à satiété, puis l'on rentrait satisfaits, les oreilles toutes décorées de jolis pendants.

Heureux temps !

J'ai dit plus haut que nous allions demander préalablement la permission au propriétaire ; mais je n'ai pas dit qu'on allait *toujours* la demander, car j'ose maintenant avouer que bien des fois nous nous sommes cru dispensés de cette autorisation.

Les cerises, comme bien d'autres fruits, ont tout naturellement inspiré les poètes. L'auteur de *Tartarin*, Alphonse Daudet, qui a composé sur les prunes le charmant triolet, si connu de tous, a déployé également sa verve amoureuse et follichonne dans les jolis vers suivants, à propos des cerises. Je les cite en entier :

Vous souvient-il un peu de ce que vous disiez,
Mignonne, au temps des cerisiers ?

Ce qui tombait du bout de votre lèvres rose,
Ce que vous me chantiez, ô mon doux bengali,
Vous l'avez oublié, c'était si peu de chose,

Et pourtant c'était bien joli...

Mais moi je me souviens (et n'en soyez surprise),
Je me souviens pour vous de ce que vous disiez,
Vous disiez (à quoi bon rougir ?) donc vous di-
Que vous aimiez fort la cerise, [siez...
La cerise et les cerisiers.

Vous souvient-il un peu de ce que vous faisiez,
Mignonne, au temps des cerisiers ?

Plus grands sont les amours, plus courte la mé-
[moire,

Vous l'avez oublié, nous en sommes tous là,
Le cœur le plus aimant est une vaste armoire,
On fait deux tours et puis voilà...

Mais moi je me souviens (et n'en soyez surprise),
Je me souviens pour vous de ce que vous faisiez...
Vous faisiez (à quoi bon rougir ?) donc, vous fai-
Des boucles d'oreilles en cerises, [siez...
En cerises de cerisiers !

Vous souvient-il d'un soir où vous vous reposiez,
Mignonne, sous les cerisiers ?

Seule dans ton repos ! seule, ô femme, ô nature !
Dans l'ombre du silence, et toi... quel souvenir !
Vous l'avez oublié, maudite créature.

Moi je ne puis y parvenir.

Voyez, j'en souviens (et n'en soyez surprise),
Je me souviens du soir où vous vous reposiez...
Vous reposiez... (pourquoi rougir ?) vous repo-
Je vous pris pour une cerise ; [siez...
C'était la faute aux cerisiers.

O fruit délicieux ! que de jouissances variées tu nous offres ! que de plaisirs tu nous procures ! On te croque et on te savoure sous toutes les formes : à belles dents, en soupe, en gâteaux, en confitures, et l'on t'absorbe en kirsch et en marasquin !

Si le beau temps persiste, la cueillette des cerises dans notre contrée pourra se faire dans de favorables conditions. Elles abondent partout ; cependant, au dire général, la récolte de cette année sera quelque peu inférieure à celle de l'année dernière. A quoi cela tient-il ? Probablement aux pluies trop abondantes qu'il a fait au moment où les cerises se sont *nouées*, c'est-à-dire à la fin de la floraison, et dont la conséquence regrettable a été d'en faire tomber un grand nombre.

Un brave homme, qui s'y connaît, nous disait l'autre jour : « Encore du bonheur que je n'aie pas pu vendre mon eau-de-cerises de l'année passée ; cette année, qu'il y en a moins, elle ira bien 50 centimes de plus le litre. »

Vous supposez, sans doute, que la cueillette des cerises est chose toute facile, toute simple ? Pas du tout !

Et vous ne croiriez vraiment pas la quantité d'outils, d'instruments, tout le matériel en un mot, qu'il faut employer pour faire cette cueillette.

Il faut d'abord :

1° Une, quelquefois même plusieurs échelles ;

2° Un certain nombre de cordes servant à attacher des branches trop flexibles ou à ramener à sa portée celles sur lesquelles on ne peut se hisser ;

3° Des paniers, munis de crochets servant à les suspendre. On se sert généralement d'une sorte de panier, de forme oblongue, appelé *gratte*, et qui se place et se transporte plus aisément dans les branches ;

4° Des *crocs*, sorte de long bâton, muni à l'un de ses bouts d'un crochet fixe et d'un autre crochet mobile disposé en sens inverse. On se sert de cet instrument pour attirer à soi le bout des branches ou des branches un peu éloignées ;

5° Une longue corde pour descendre à terre les paniers pleins. La diligente ménagère, restée sous le cerisier, est chargée de vider les paniers. Dans l'intervalle, elle ramasse les fruits qui tombent ou, assise au pied de l'arbre, elle

tricote, ou encore soigne les produits de la fenaison ;

6° Une ou plusieurs brantes destinées à recevoir au fur et à mesure le contenu des paniers. On remplace très souvent les brantes par un tonneau ; on prend généralement celui dans lequel on laissera les cerises opérer leur fermentation ; on le place sur un petit char à bras.

J'allais oublier de vous dire ce que j'aurais dû placer en premier lieu en tête de ma liste, c'est qu'avec tout cela, il ne faut pas avoir cette malheureuse disposition qui consiste à redescendre de l'arbre ailleurs que par l'échelle ; j'ai nommé le vertige. Gardez-vous-en !

Et maintenant, puisque Bridois dit dans la comédie de Beaumarchais que « tout doit finir par des chansons, » je terminerai donc cette sempiternelle causerie par une petite histoire, à propos de cerises :

La commune de X. avait placé un de ses ressortissants, pauvre et idiot, nommé François, chez un propriétaire assez aisé et qui avait sur ses fonds un certain nombre de cerisiers. A l'époque de la cueillette, le propriétaire se décida à faire cette besogne lui-même, aidé par son pauvre diable de pensionnaire.

Un jour qu'ils étaient tous deux perchés dans l'arbre, le propriétaire dit à sa femme qui était en bas :

« Lé fotteint dé laissi poléz'osés elliaux ballés que l'ai a lé ao fin bet et portant on pào pà lé z'aveintà sein risquà dé sé rontré lo cou ! »

La femme, avare plus encore que son mari, lui répond :

— Sà-tou pà l'ai einvouyi lo François, li que n'est pà damàdze !

Villeneuve, 10 juillet. C. T.

Lâi a caïon et caïon.

Quand on pào fère sè z'affères sè-mémo, lè faut fère, s'on vâo bin s'ein trovâ ; kâ se vo faut vo refiâ su lè z'autro, mau va, bin soveint. Binsu que y'ein a qu'ont dè la concheince et que font por vo coumeint por leu ; mâ y'ein a dâi z'autro que s'ein fotont pas mau, sein comptâ lè farceu que n'ont pas crouïe einteinchon, s'on vâo, mâ que ne renasquont pas dè vo z'eimbêtâ se cein pào lè fère rirè et amusâ lè dzeins.

On carbatier dè pè contrè ce bio pays iò on fâ la fêta dâi vegnolans, avâi einviâ dè fère boutséri, kâ on bet dè sâo-cesse à grelhi va rudo bin avoué on verro dè nové, et sè pratiquès lâi ein demandâvont soveint ; et pi lâi faillâi dè la vicaille po lo ménadzo. Mâ stu carbatier ne tegnâi min dè caïon, et po fère boutséri, faut on anglais dè Payerno. Demandé don à ion dè sè vesins qu'étâi on tot fin po cognâtrè lè canaris d'éboiton, dè lâi ein atsetâ ion à la faire.